

Ces visages qui nous hantent

Sur le grand plateau de Nuithonie: une incarnation de la mémoire, des souvenirs qui nous traversent, de nos ressassements. C'est ce que *Le Temps et la chambre* nous fait voir et sentir: les visages qui nous hantent ou nous échappent, les disputes, les regrets, les premiers émois amoureux. Dans cette pièce de Botho Strauss, montée par la compagnie fribourgeoise Le Théâtre de l'Écrou, le passé et le présent se télescopent, se superposent, comme des souvenirs recomposés. C'est que la mémoire n'est pas linéaire: ses épisodes vont et viennent, tantôt tranchants comme des lames de couteau, tantôt floutés comme un tableau impressionniste, ni complètement figuratifs ni abstraits.

C'est à l'aune du fonctionnement de la mémoire que l'on peut comprendre que les rôles ne sont pas tout à fait des personnages, que certaines répliques reviennent dans la bouche des actrices et acteurs. Ils sont huit – Céline Cesa, Jacqueline Corpataux, Simon Labarrière, Jonas Marmy, Didier Menin, Diego Todeschini, Yves Jenny et Valentine Cuenot – à se partager la parole, construisant une mémoire qui n'est pas définitive, définissant des souvenirs plus que des personnes. Les notions de rêve et d'illusion reviennent également dans leur bouche comme des motifs récurrents. La mémoire est une représentation, pleine de faux-semblants.

Mais rêver ou revivre nos souvenirs a quelque chose à voir avec la construction de notre identité. «Je viens je ne sais pas d'où, je vais je ne sais pas où», nous questionne Botho Strauss. Comme la liste de nos amours, les souvenirs qui restent, qui s'incrémentent ou qu'on oublie, les plus triviaux et les plus inavouables n'ont rien d'anodin ni d'indifférent. Comme ces diapositives qui traînent, les souvenirs sont des



Le Temps et la chambre de Botho Strauss, dans la mise en scène de Patrick Haggag. Anaïs Pelaquier

Les souvenirs sont des revenants, qui continuent de blesser, de provoquer la surprise ou la colère

revenants, qui continuent de blesser, de provoquer le dégoût, la surprise, la colère, la joie.

Un lieu de passage

C'est aussi à cette aune que l'on peut comprendre la scénographie, qui suggère un hall d'aéroport ou le foyer d'un hôtel. Un lieu de passage impersonnel, qui semble en désordre ou encore en chantier, car chacune et chacun d'entre nous n'est que de passage en ce bas monde. Le mobilier et les costumes font

eux aussi se télescoper les époques: design vintage, téléphone à fil, perfecto noir ou survêt de jogging, robe de chambre ou robe de cocktail: ce sont des réminiscences du passé. Ce décor permet aux spectatrices et spectateurs-voyeurs de se laisser traverser par tous les visages qui ont traversé leurs vies, qu'ils aient été laids ou beaux, insistants, intempestifs, aussi bien que fugaces, en retrait.

Dans ce sens, la mise en scène rythmée du Français Patrick Haggag laisse la place à toutes les nuances de rubato:

accélération, tempo presto, silences, points d'orgue... Le temps et l'espace de la mémoire sont semblables à ceux du théâtre, où les émotions se jouent dans un présent sans cesse renouvelé, éphémère, comme une partition de musique sans cesse réinterprétée. Les traces que le théâtre laisse ont le charisme des actrices et des acteurs. Ils laissent les flashes d'un instant partagé. Ils nous parlent de nous. »

► *Le Temps et la chambre*, à voir encore à Nuithonie les 1^{er}, 2, 3 et 4 octobre.